

En feuilletant l'album "Tina Modotti, photographe et révolutionnaire"...

• D'admirables photos, des témoignages de compagnons de lutte, des poèmes d'amis admirateurs, une biographie sensible de María Canón, des extraits de lettres de Tina elle-même...

Et, entre les lignes de ces voix croisées, mille émotions et mouvements : la crainte de Tina de ne jamais être "assez révolutionnaire", sa réserve pour parler d'elle, sa vie d'émigration entre deux continents et une dizaine de pays, son passage de l'émigration à l'exil, un exil migrateur qu'elle transforme en voyage de lutte en Europe, et son retour au Mexique où elle va mourir : terre de sa découverte de la Révolution populaire...

Ce trajet, on le lit aussi dans ses photos. Et ce qui apparaît à l'évidence, c'est que la photo a été pour elle sa véritable pratique politique et sa seule parole subjective, sa parole écrite.

De photographe - aux USA, par Weston, et amoureux - elle est devenue photographante - au Mexique, de la révolution en marche.

D'actrice - à Hollywood, dans d'absurdes films de l'époque - elle est devenue actante, - de la lumière mexicaine à la chambre noire de son appartement.

Et on ne peut s'empêcher de penser que de parole, elle est devenue parlante, en restant l'ouvrière qu'elle était lors de sa première immigration avec sa famille.

Comment ne pas être bouleversés de son silence photographique pendant les longues années de course en Europe et pendant la guerre d'Espagne ? Como-

lera, secrétaire général du PSU de Catalogne, dit qu'elle "a écrit la meilleure page de sa vie" en combattant dans le Cinquième Régiment en Espagne : c'est vrai, sans doute. Mais tout encore plus vrais selon nous, les tendres impressions sur papier qu'elle fixait de son lourd appareil à photos, véritable machine de guerre où se transformaient son discours silencieux, son amour et sa conscience des autres, hommes et femmes du peuple mexicain de qui elle continuait à apprendre et reconnaître la lutte et la dignité prolétaires.

Restituant la mémoire des luttes révolutionnaires mexicaines, elle laissait filer entre les ombres et les lumières de ses photos le plus intime et le plus vil de son discours.

Ouvriers, campesinos, femmes, enfants, végétal, minéral... Le vivant est ce qui dure... L'espace du travail et de la vie... Les signes du travail, de la lutte et de la vie, inscrits et capés dans ces corps : mains d'ouvriers et de paysans, mains de la blanchisseuse, densité du regard des enfants, sourires des femmes, et dignité de leur port de tête, comme dans l'éclatante "femme au drapeau".

C'est Tina Modotti qui parle par ces signes. Pour garder en mémoire un peu plus de son amoureux langage, il faut aller voir l'exposition non moins tendre de son travail à la Galerie Des femmes, avant de s'offrir absolument son livre.

R. C.

